

RÉGIONALISME

Nice et la Riviera. — Les foules cosmopolites ont déferlé cette année sur tout le littoral de Nice et y ont pris leurs quartiers d'hiver, à peu près comme avant la guerre. On efface partout les signes extérieurs de la catastrophe et, pour aviser les peuples que l'angoisse en est abolie, voici qu'on a rappelé messire Carnaval, exilé depuis 1914, et qu'on s'est empressé de le fêter, selon l'us ancien, sans qu'il ait apparu au programme aucun souci d'innovation.

D'ailleurs, pourquoi innover ? On sait ce qu'on avait ; et c'est cela même qu'on a voulu ravoïr, le plus ressemblant possible, afin de se donner l'illusion qu'on avait dormi depuis six ans et qu'on se retrouvait, comme devant, après un rêve épouvantable.

Faut-il entièrement se fier à ces apparences de stagnation, et n'allons-nous pas assister, au contraire, à une rénovation de vie et d'art ?

On parle ouvertement de mettre la pioche et le pic dans quelques laideurs. Robert de Souza, précis poète de l'urbanisme, a marqué les verrues et les dartres de la cité, a dit prophétiquement ce que doit être la beauté de Nice, capitale d'hiver, reine de la mer et des monts.

Georges Avril rêve, sur les collines, d'un *Temple Universel de la Musique* qui rallie l'enthousiasme des maîtres. Les grands concerts classiques, sous la conduite de Léon Jehin, de Miranne, de Gervasio, de Lauweryns, de Reynaldo Hahn, ouvrent toujours davantage leurs programmes à la nouvelle école française. A côté de suites complètes des symphonies de Beethoven et de Schumann, de grandes pages de César Franck, que Jehin, Gervasio et Miranne glorifient avec une particulière ferveur, ces excellents « directeurs de la musique », comme on dit maintenant, propagent la gloire des Vincent d'Indy, des Claude Debussy, des Dukas, des Ravel, des Rabaud... Ils nous initient aux « cinq Russes », aux Norvégiens, aux Belges ; et n'iront-ils point jusqu'à découvrir... Berlioz ! Le grand Dauphinois devient, cette année, l'objet d'un vrai culte sur toute la Riviera.

Un autre témoignage d'énergie nouvelle, c'est le nombre croissant des journaux qui se publient sur le littoral et y vivent fort bien. Aux premiers rangs desquels il faut nommer l'*Eclaireur*,

qui, sous l'habile et chaleureuse direction de Léon Garibaldi, règne jusqu'à Digne et Toulon, avec un des plus forts tirages de la province. Il publie un *Eclaireur du soir*, où la plus large place est réservée aux Lettres et aux Arts, où les « Lectures littéraires » de Robert de Souza alternent avec les satires mordantes de Georges Maurevert, les hauts enseignements de guerre de Guibert (général Duval), les menus propos de D. Durandy, les critiques musicales de G. Avril, les savoureuses chroniques de Jean Téliet, les pages d'art de Pierre Borel...

Si l'on ajoute que Camille Mauclair, fils adoptif des collines de Grasse, collabore régulièrement au *Petit Niçois* ; si l'on dit encore qu'un *Institut interallié d'études supérieures et une Académie libre de peinture et de sculpture* viennent de se fonder, et que la délicieuse *villa Masséna*, désormais propriété de la ville, devient un riche musée, on n'est pas loin de conclure ensuite qu'en dehors de Paris, il n'est guère, en France, de centre d'art et de littérature qui se puisse comparer à la douce Nice.

§

C'est que, sous le fard des fêtes et l'apport superficiel d'une humanité composite, charriée d'un peu partout, il y a là une puissante ville de 200.000 âmes, ardente à grandir, et que la plupart des hivernants connaissent mal ; car ils s'en vont, au mois d'avril, persuadés qu'il ne reste après eux que des portiers, des jardiniers et quelques maigres pêcheurs de sardinières.

Le temps de guerre, à cet égard, a fait connaître Nice à plusieurs d'entre eux qui y vinrent en congé, et se rappelleront toujours la physionomie du littoral durant ces mois de deuils et de transes.

La ville et les collines étaient devenues un immense hôpital, un sanatorium prodigieux, et le rendez-vous de tous les permissionnaires de l'Entente.

Plus de *saisons*, plus de tziganes ; les rares hivernants — quelques rentiers français, — passaient leur temps à regarder, dans la grande avenue, bouillonner le flot des soldats alliés et « associés » venus là pour se « détendre ».

Il en arrivait chaque jour des multitudes, des Français, des Belges, des Italiens, des Anglais, des Américains, des Serbes... C'était à croire que le front déversait son trop-plein sur Nice. Sans compter qu'on apercevait dans tous les jardins des groupes